



Volume 50, numéro 2, juin 1994

Hommage à Edward Schillebeeckx

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400859ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400859ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saindon, M. (1994). Compte rendu de [MASSON, Joseph, *Mystiques d'Asie. Approches et réflexions*]. *Laval théologique et philosophique*, 50(2), 455–456.
<https://doi.org/10.7202/400859ar>

Grâce à l'unité dans la diversité des articles que contient ce recueil, les notions d'humanisme et de dialogue sont puissamment mises en lumière. L'humanisme ne se réduit pas à celui des Grecs ou des Romains, ni à celui des humanistes de la Renaissance ou du Siècle des Lumières. Il est plutôt un humanisme élargi, faisant place à toutes les dimensions et pré-occupations de l'homme — personne et société — sans restrictions doctrinaires ou idéologiques. Le dialogue qui est ici proposé va du plus profond de l'être et du sacré jusqu'aux dimensions de la culture, de la politique et des civilisations.

Telle a été, en effet, l'orientation de la carrière du professeur Venant Cauchy auquel ce recueil est dédié et dont il célèbre par mode de prolongement les écrits honnêtes et généreux.

Valdemar CADÓ
Université Laval

La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha. Traduit du géorgien, présenté et annoté par Annie et Jean-Pierre Mahé. Coll. « Connaissance de l'Orient ». Paris, Gallimard, 1993.

Ce livre de A. et J.-P. Mahé sera évidemment fort utile à tous ceux qu'intéresse l'étude des religions. Mais je voudrais signaler ici que cet ouvrage apporte un éclairage neuf sur une question pour l'instant encore bien embrouillée.

Lorsqu'on pratique les textes concernant les Pères du désert, ceux de Jean Cassien ou de Jean Moschus, on se demande comment une telle spiritualité a pu prospérer dans le christianisme en se réclamant du plus pur évangile. Comment son influence a pu être aussi durable et aussi étendue. Sans doute faut-il voir dans la spiritualité des Pères du désert une tendance normale de l'esprit humain à mépriser le monde, surtout lorsqu'il lui apparaît comme particulièrement difficile à vivre. Jean Daniélou, dans ses remarquables études sur le judéo-christianisme, a d'ailleurs bien montré comment dès le départ, le christianisme s'était développé selon deux tendances assez opposées concernant l'attitude face au monde.

L'ouvrage de A. et J.-P. Mahé fait la preuve que la tendance méprisante d'un certain christianisme à l'égard du monde n'est pas étrangère à l'influence bouddhique indienne, en partie par le relais du manichéisme (p. 29-33). Si la légende du Bouddha, à

peine maquillée, a pu se propager en terre chrétienne, c'est qu'elle y trouvait un sol préparé par toutes sortes d'influences orientales. Cela nous indique que les idéologies sur le mépris du monde, qui ont trouvé en Orient leur forme achevée, ont sans doute été dans la chrétienté plus importantes qu'on le pense. Ainsi, dans la légende christianisée du Bouddha, le mépris du monde est le véritable nerf de l'argumentation et il s'affirme aux points clefs du récit (par exemple, p. 57, 60, 63, 66-67, 68-70, 89, 92-93, 98-99, 104, 110). Ce mépris du monde va d'ailleurs jusqu'au mépris de l'homme lui-même (p. 99-100) et jusqu'à l'exaltation de la misère (p. 81-82). C'est un mépris qui s'affiche avec assurance, même si l'auteur se rend compte parfois qu'il est peu consonant avec l'idée d'un Dieu créateur (p. 111).

A. et J.-P. Mahé font remarquer que la vie christianisée du Bouddha a connu une vogue considérable dans la chrétienté. Cela indique l'importance du courant encratique qui prend sa force dans les déserts d'Égypte et de Nitrie et sa source plus haut encore. Ce n'est pas par hasard que Balahvar, le maître du Bouddha, est présenté avec insistance comme un véritable père du désert (p. 55, 61, 63, 70, 87, 102, 142). En somme, ce livre ouvre sur un aspect du christianisme que l'on commence seulement à explorer. On sait que le christianisme a subi de fortes influences grecques et latines, qui ont été de véritables acculturations. Mais qu'en est-il des influences orientales ? On devine que la recherche savante est loin d'avoir dit son dernier mot.

Paul-Eugène CHABOT

Joseph MASSON, **Mystiques d'Asie. Approches et réflexions.** Paris, Desclée de Brouwer, 1992, 297 pages.

Le sous-titre révèle bien l'orientation que Joseph Masson a voulu donner à son livre dont la première partie fait un « survol global des positions vécues » et la seconde se penche sur différents courants ou cheminements que présentent les mystiques hindoues, bouddhiques et islamiques.

Dans une introduction générale, l'auteur, qui affirme se situer dans la démarche d'ouverture de Vatican II, laisse paraître la préoccupation qui va guider ses réflexions : « On a souvent l'impression qu'en toutes les religions, les mystiques émusent la distinction entre le fini et l'infini, dévalorisant le premier au profit du second » (p. 14). Il ne cherche

guère à dissimuler une perception de la supériorité des monothéismes et, en particulier, du christianisme parce qu'il « propose une vue maximale de l'union entre Dieu et l'homme » (p. 20). Cette position clairement établie transpire dans tout le livre.

La première partie, très brève, propose une série de réflexions rapides qui auraient mérité des développements et quelques nuances. L'auteur y fait un tour d'horizon des aspirations humaines dans différents univers religieux soulignant au passage l'appel à l'unité qui tenaille les polythéismes, ainsi que l'ambiguïté des textes hindous partagés entre le monothéisme personnalisé de la religion de *bhakti* et le fait que « les courants théistes indiens recèleront toujours un arrière-fond moniste qui les écarta d'un monothéisme franc et ultime » (p. 38). Ce genre de préoccupation demeure le leitmotiv du livre. Le parcours esquissé souligne encore le caractère irrationnel de la recherche mystique qui, sous des expressions diverses (délivrance, fusion, « déploiement transcendant ») vise « l'ajustement heureux de l'homme et de l'Ultime » (p. 44), recherche qui regroupe les tenants tant de la vacuité que de la plénitude.

Les pages consacrées aux mystiques hindoues occupent la moitié de la seconde partie du livre. Les principaux jalons sont les suivants : la présence dès le *Rig-Veda* d'un penchant indien pour le monisme ; l'insuffisance de l'expérience de l'Ultime dans la prise de conscience upanishadique en raison de son incapacité à saisir le Total en soi ; la mystique d'amour interpersonnel de la *Bhagavadgîtâ* où le dieu se donne en partage à son fidèle qui a pris refuge en lui ; le monisme radical de Shankara qui, toutefois, laisse la voie ouverte pour « l'intimité avec une figure précisée du Suprême » (p. 105) ; l'itinéraire de quelques mystiques shivaïtes et vishnouïtes dont le plus connu, le poète toukaram ; l'insuffisance du monisme modéré de Râmânûja ; l'enseignement du dévot Râmakrishna pour qui la manifestation du Seigneur est un don gratuit.

Il se penche ensuite sur la mystique bouddhique de la vacuité, voie modérée entre deux excès, jouissance et mortification, et y discerne, à l'instar de J. Maritain, « la face négative exprimable d'une expérience positive indicible » (p. 190). Il passe en revue les courants monistes et d'ascèse pratique : en Inde ; en Chine, avec la rencontre du tao ; au Japon, avec le zen et l'amidisme. Finalement, il aborde les mystiques islamiques sous deux volets : d'abord les « premières floraisons » marquées par la rigueur de l'orthodoxie et l'abandon à la volonté du Seigneur ; ensuite les « systèmes et dérives » : l'émanatisme, le

soufisme et, à partir du XII^e siècle, la dérive de la mystique musulmane vers un monisme existentiel.

En terminant, l'auteur repose la question de l'identité ou de la distinction qui a hanté tout le parcours de son livre. Selon « l'ordre naturel », il faut distinguer, d'une part, entre des expériences psychologiques qui supposent « des retraites et des conversions personnelles » et, d'autre part, des positions philosophiques où « on ne peut manquer de noter des différences irréconciliables de conception et d'expression » (panthéisme, monisme, monothéisme). Selon « l'ordre plus vaste du surnaturel », la « conviction spécifique du monothéiste » est plus profonde, car elle se situe « dans une conjonction mystérieuse de grâce et d'effort ».

Joseph Masson fait, dans ce livre, une synthèse à grands traits de nombreuses lectures, comme en fait foi l'annotation généreuse à la fin de chaque chapitre. Devant l'abondante documentation dont il dispose, devant l'étendue et la diversité des univers cernés, il éprouve de la difficulté à centrer l'objectif de sa démarche intellectuelle et il a souvent du mal à discipliner le discours philosophique. On a parfois l'impression qu'il se laisse emporter par les citations qu'il lui arrive de juxtaposer, comme s'il voulait offrir à son lecteur un livre de ses souvenirs de lecture. Il aborde néanmoins chacun des courants avec respect et ses propos ne cherchent jamais à réduire la complexité des réalités concernées. Là réside l'intérêt de son livre qui s'adresse à un lecteur cultivé. Même s'il affirme à plusieurs reprises que les références au christianisme ne sont pas son objet (par exemple, à la p. 42), il ne parvient pas à ne pas laisser entendre que ce qui manque aux autres traditions religieuses se trouve dans le christianisme.

Marcelle SAINDON
Université Laval

Jean-Marc CHARRON, **De Narcisse à Jésus. La quête de l'identité chez François d'Assise**. Coll. « Brèches théologiques », 14. Montréal, Éditions Paulines ; Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, 292 pages.

La clef du projet se trouve, comme c'est souvent le cas, dans la dernière partie de la conclusion. Dans son étude sur François d'Assise, l'auteur a voulu à la fois identifier où se trouvent les vrais enjeux de l'identité chrétienne et suggérer une façon actuelle d'en considérer les conditions de réalisation.